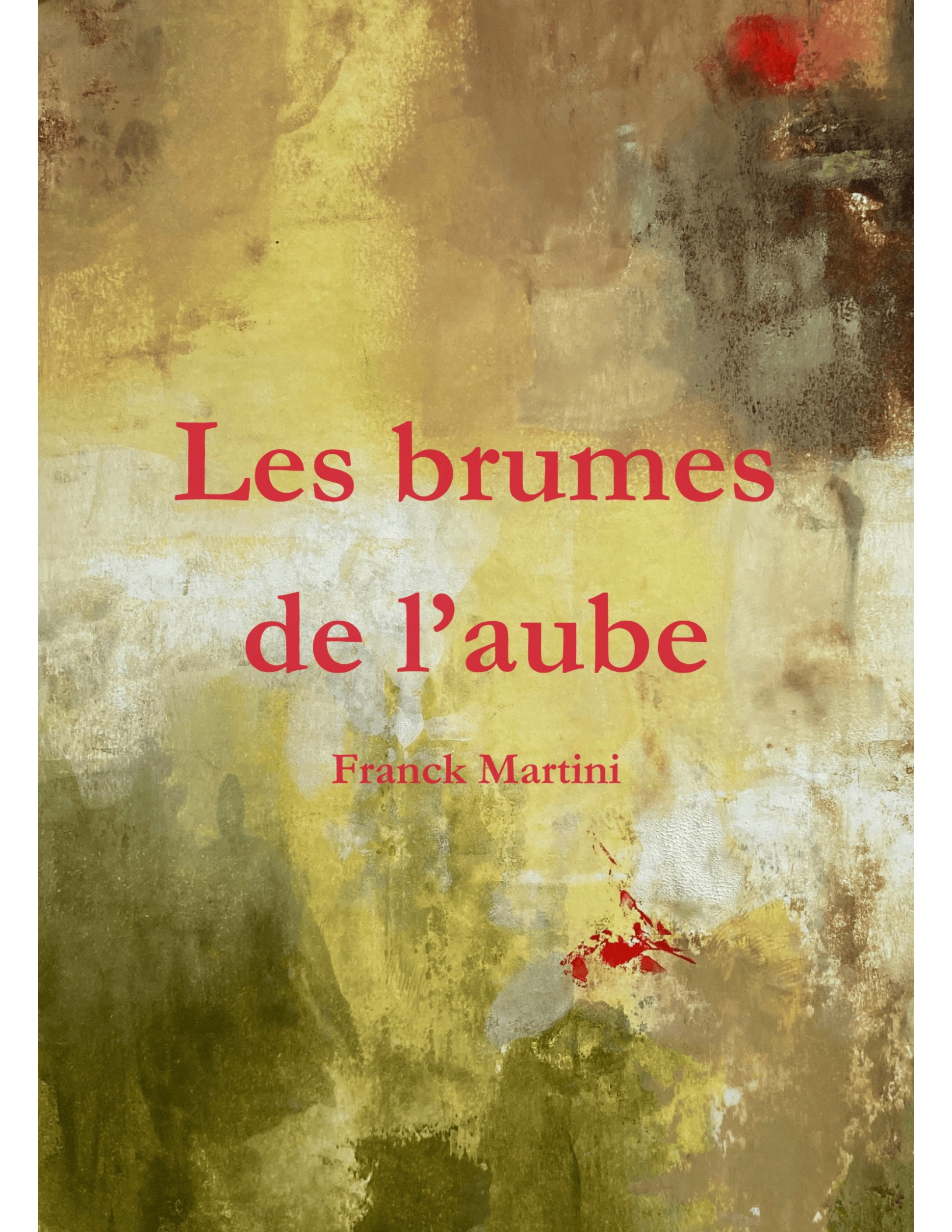


The background is an abstract painting with a textured, layered appearance. It features a mix of warm colors: yellows, browns, and greys, with some darker green and red accents. The brushstrokes are visible, giving it a sense of depth and movement. The overall mood is somber and atmospheric, fitting the title 'Les brumes de l'aube' (The mists of dawn).

# Les brumes de l'aube

Franck Martini

Franck Martini

## Les Brumes de l'aube

© Franck Martini, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8437-7

Couverture : Illustration de Sophie Martini

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**A tutti i Martini, di qui e di là**

## Chapitre 1 - juillet 1947

« *Sei tu o tuo fratello* <sup>1</sup> ?? », demanda l'homme grand et sec qui se présentait un peu chancelant devant René et Guelfo.

Père et fils étaient éreintés, le voyage depuis Marseille avait été interminable. Un premier train de Marseille à Vintimille, puis un second jusqu'à Gènes - où ils avaient attendu plusieurs heures, et enfin un dernier jusqu'à Florence.

Malgré son rapprochement à la province d'Arezzo, San Giovanni Valdarno - petite ville industrielle située à 30 km de Florence - gardait des liens forts avec la capitale toscane et les transports en commun entre les deux villes étaient fréquents. Il leur avait fallu quelques dizaines de minutes pour arriver à destination.

Il était donc autour de 19 heures quand Guelfo, 47 ans, et son fils René, 17 ans, débarquèrent à la gare locale.

Profitant des premières semaines de congés payés de l'après-guerre, les deux hommes avaient entrepris ce retour aux sources longtemps attendu.

Ils étaient entrés dans la ville par la via Ubaldino Peruzzi qui longe l'immense Ferraria longue de plus de 500 mètres où Guelfo avait travaillé 25 ans auparavant. L'usine qui produisait de l'acier pour les chemins de fer italiens était composée de deux zones distinctes. Une première partie où se trouvait la zone industrielle. Cette zone, grise et vitrée, ressemblait à la description typique d'une usine du tournant du dix-neuvième et du vingtième siècle : bâtiments en triangle accompagnés de cheminées.

La seconde partie tutoyait le centre-ville. Elle était composée de bâtiments administratifs et de hangars de chargement. Repeints de frais dans un jaune chaleureux, ces bâtiments se mêlaient parfaitement aux premières habitations et semblaient ne pas être attachés à la partie de fabrication.

— Voilà, tu vois la différence entre ceux des bureaux et nous, dit laconiquement Guelfo à son fils. Son visage s'était crispé en passant devant la façade jaune. Quand je travaillais ici, les conditions étaient encore pires que celle des Aciéries du Nord. Une des premières grèves que j'ai faites était pour avoir

un chauffage dans les vestiaires. Juste un putain de chauffage ! Pendant ce temps dans les bureaux, ils n'avaient pas ce genre de problèmes !

René ne répondit pas. Il savait qu'il n'y avait pas grand-chose à dire. Travaillant depuis un an, dans la même usine que son père comme apprenti, il souffrait des conditions de travail, des blessures fréquentes. Il voyait les ouvriers qui soudaient sans protection, les charges portées sans soutien, les brûlures... Le corps des ouvriers était la cartographie des manquements à la sécurité... Lui-même, frappant de la masse plusieurs heures par jour, se couchait tous les soirs, engourdi par la répétition des coups et assourdi par le bruit.

Finalement, il regarda son père :

— J'ai du mal à imaginer que les conditions étaient pires qu'aujourd'hui.

— Déjà, on faisait bien plus d'heures. Et puis l'aération, les écarts de chaleur entre les fours et dehors était immense. Durant l'hiver 18, je crois que j'ai été malade quasiment tout le temps. Et bon à l'époque, il n'était pas la peine de penser à s'arrêter.

— On arrive, dit Renato avec une pointe d'excitation. J'ai hâte de revoir maman, le *nonno* et la *nonna*.

Guelfo mit les mains dans les poches de son pantalon pour cacher son anxiété. Il faisait tourner les pièces de monnaie dans sa poche droite, comme à chaque fois qu'une situation l'embarrassait.

Ce retour au pays était aussi compliqué qu'il l'avait imaginé. Depuis leur entrée dans la ville, les souvenirs lui revenaient en pleine figure. Les murs, les rues lui rappelaient son enfance, ses années d'adolescence, ses amis. Les souvenirs remplissaient son esprit et s'arrêtaient au niveau de sa gorge. La boule grossissait au fur et à mesure qu'il se dirigeait vers l'avenue principale, son champ de vision semblait se réduire. C'était trop pour lui, mais il ne savait comment l'exprimer ou le réprimer.

— Viens, on va passer par la ruelle. Si on passe par la rue principale, je vais sûrement croiser des gens que je connais et on n'arrivera jamais chez ton grand-père.

Ils s'engagèrent donc dans la Via Alberti, ruelle étroite parallèle au long Corso Italia. Ce long boulevard était l'axe central de la petite ville ouvrière.

Dans ces deux rues parallèles, on trouvait un certain résumé de l'Italie. Le

Corso, malgré les dommages des bombardements de 1944, était une large avenue où se croisaient de rares automobiles et où les habitants venaient faire leurs courses ou simplement déambuler.

Ses trottoirs abritaient des bars, des commerces de bouche et quelques tailleurs et bottiers. Par endroits, la rue possédait des arcades typiques de l'Italie du Nord. Si l'architecture générale de la ville et de l'artère était austère, ce grand axe qui traversait le centre de la petite ville était néanmoins plein de vie et une grande partie du marché hebdomadaire s'y tenait.

Par contraste, la via Alberti était étroite, sombre, deux cyclistes s'y seraient à peine croisés. D'un côté de l'autre de la ruelle, des cordes suspendues étaient chargées d'un linge multicolore, ce qui lui conférait un air d'Italie du Sud. Elle était le lieu de nombreuses discussions d'arrière-cour et d'engueulades mémorables entre voisins les soirs d'été.

Le père restait extrêmement nerveux et le fils bouillait d'impatience de retrouver sa mère qu'il n'avait pas vue depuis deux semaines et le reste de cette famille qu'il voyait si peu. À la deuxième intersection avec le cours, le petit homme brun, trapu avait débouché, et quelques secondes plus tard, s'était planté face à eux.

— *Sei tu o tuo fratello* avait-il demandé d'une voix pâteuse

— *Sono Io*<sup>2</sup>, avait répondu Guelfo. Guelfo.

Les yeux du petit homme se remplirent progressivement de larmes.

— *Crema* ?

— Si Luppini, c'est moi

— Tu as essayé de prendre un chemin discret ?

— Oui, mais ça n'a visiblement pas été une réussite.

Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre, émus et soulagés à la fois. René les regardait incrédule. En voyant son père et l'homme discuter et s'engager en direction du cours, il comprit assez vite que son père n'arriverait pas chez le grand-père avant un long moment.

## Chapitre 2 - septembre 1919

— *Ecco* l'homme qui a battu l'Allemagne ET l'Autriche, tout seul, s'écria Luppini en voyant Guelfo arriver sur la place de la basilique Santa Maria delle Grazie.

Il leva les mains comme pour reconnaître les faits :

— C'est vrai que sans moi... Aucun de ces courriers ne serait réparti, et sans cela... Dit-il en riant.

Guelfo était revenu dans sa ville natale, depuis la veille. Démobilisé après 18 mois de service, il n'avait ni vu la couleur d'un militaire adverse, ni senti l'odeur de la poudre et il pouvait remercier son père pour cela. Il savait combien « Tito » l'avait poussé voire forcé à passer son certificat d'études. Peut-être aurait-il pu poursuivre plus loin, mais, à 11 ans, cet enfant du siècle avait rejoint les mines de charbon de Castelnuovo del Sabiani, village tout proche de San Giovanni.

Son activité consistait à pousser des wagons de lignite depuis la sortie de la mine jusqu'à une zone de chargement. Ce travail l'épuisait, mais au moins, il ne devait pas descendre à la mine. Il devait néanmoins travailler principalement en plein air et il subissait les affres de froid comme de la chaleur ainsi que les violents orages de fin d'été toscans.

À 15 ans, son père refusa qu'il devienne mineur de fond et il se retrouva apprenti boucher aux abattoirs de la ville. Il garderait en tête toute sa vie l'odeur du sang séché et les cris des bêtes. Il fut mobilisé le 1er janvier 1918, et à 18 ans pile, le 25 mars 1918, il rejoint son unité.

Le fait qu'il sache lire, et écrire l'avait immédiatement fait remarquer parmi la bleusaille. Son écriture ample et déliée lui permit d'obtenir un emploi de secrétaire. Son activité s'était limitée à retranscrire des notes et écrire des courriers aux familles pour annoncer le décès d'un soldat. Il savait l'ironie d'envoyer ces courriers à des familles de paysans souvent analphabètes, et dont les fils avaient probablement été fusillés pour insubordination plutôt que fauchés par les obus ennemis.

Guelfo avait poursuivi son activité de scribe jusqu'en septembre 1919, suivant de loin, les tumultes de l'après-guerre : la frustration italienne de cette « victoire

mutilée », l'occupation de la ville croate de Fiume par l'armée italienne, puis par les forces menées par l'auteur Gabriele D'Annunzio et surtout l'agitation sociale liée à la terrible inflation qui mettait une grande partie du peuple italien à genoux.

— Tu vas faire quoi, maintenant, *Crema*, demanda Ferdinando Fusini, un de ses amis d'enfance. Guelfo détestait ce sobriquet qu'il traînait depuis l'âge des culottes courtes et sa morve au nez quasi-permanente. Tu vas retourner découper des poulets ?

— Je ne crois pas, répondit Guelfo, on m'a parlé d'emploi réservé dans l'industrie pour les anciens militaires.

— Au vu de tes exploits, je te vois bien au moins devenir contremaître, ou mieux chef d'équipe, se moqua Fusini.

— J'attends de recevoir un courrier d'ici quelques jours.

— Au moins, il aura un travail correct siffla Matteo entre ses dents.

Tous les regards se tournèrent vers Matteo - Il Matto - Guardini. Il avait à peine décroisé les bras, ni pipé le moindre mot depuis l'arrivée de Guelfo, son meilleur ami.

— Cette putain de guerre nous a tous mis dans la merde. Le peuple crève la faim, ça fait des mois qu'on multiplie les grèves.

— On ne travaille plus le dimanche, c'est déjà ça, répliqua Fusini, faisant référence à la récente réduction du temps de travail à 48 heures par semaine.

— J'en ai rien à foutre de pouvoir aller à l'église ! Je respire du charbon toute la journée, et j'arrive à peine à manger, alors ton dimanche... s'emporta Matteo. Ce qu'il faut, c'est faire comme en Russie et donner le pouvoir aux gens.

— Ça fait longtemps qu'il est comme ça ? Demanda Guelfo mi-amusé mi-inquiet.

— Depuis la fin de la guerre à peu près. Il est même allé à Florence pour la grève de juillet.

Guelfo regardait le visage de son ami. Émacié, sec, agité, l'homme avait changé et semblait mériter de plus en plus son surnom. Il s'assit parmi ses camarades et partagea quelques verres de vin avec eux. La conversation devint plus agréable, mais Guelfo constata que, malgré les efforts de tous, Matteo restait tendu.

Quelques jours plus tard, un courrier de la Ferraria del Val d'Arno invitait

Guelfo à se présenter dans leurs locaux le lundi suivant. Il profita des quelques jours qui suivirent pour passer du temps en famille, s'occupant de son frère et de sa sœur en compagnie de la seconde épouse de son père Palmira.

Guelfo était l'ainé de cinq enfants. Deux n'avaient pas vécu. La dernière sœur était mort-née et leur mère était décédée en lui donnant naissance. La quatrième de la fratrie était morte de la coqueluche très jeune.

« Tito », leur père, s'était retrouvé veuf avec trois enfants en bas âge et un deuil à porter qu'il soignait principalement avec un Chianti à 14°. Il avait pris une paysanne des environs comme seconde épouse. Il ne la traitait pas particulièrement bien, mais lui était reconnaissant d'élever ses enfants et de s'occuper de toutes les affaires de la maison. Obèse, il peinait à mener à bien sa mission d'employé de la Coop située à l'angle de la rue et espérait ouvertement que son poids lui permettrait d'arrêter de travailler au motif d'une invalidité providentielle.

Durant les jours qui suivirent, Guelfo tenta de renouer le contact avec Matteo, il comprit que son ami souffrait de la pauvreté qui frappait l'Italie, tout entière, qu'il espérait tellement plus de l'existence que sa condition modeste, même s'il ne savait pas forcément comment s'en sortir. Lors des grèves et mouvements de protestation, auxquels il avait participé, Matteo avait rencontré Fabio Colombo, un étudiant à peine plus âgé qu'eux et surnommé « Carlo », car il avait lu Marx, et en parlait avec enthousiasme. Tous les trois eurent de longues discussions sur la révolution russe, l'importance de donner le pouvoir au peuple. Colombo n'avait pas le charisme d'un leader d'opinion, mais sa passion et son éloquence lui permettait de captiver ceux avec qui il parlait. Lors d'une leur conversation, ils évoquent les fasci di combattimento de Mussolini :

— Il va falloir être vigilant, Mussolini commence à avoir de plus en plus de partisans, expliqua à Colombo.

— Il est gros, comme un porc, se moqua Matteo.

— Et encore la chemise noire, ça amincit, ajouta Guelfo.

— Rigolez si vous voulez, mais il arrive à convaincre beaucoup de monde. On verra aux élections de fin d'année. Je ne serai pas surpris que leur sale parti ait des députés.

— Qui va voter pour ce *stronzo*<sup>3</sup> et ses amis qui se prennent pour des soldats, demanda Guelfo.

— Plus de gens que tu le crois, soupira Fabio.